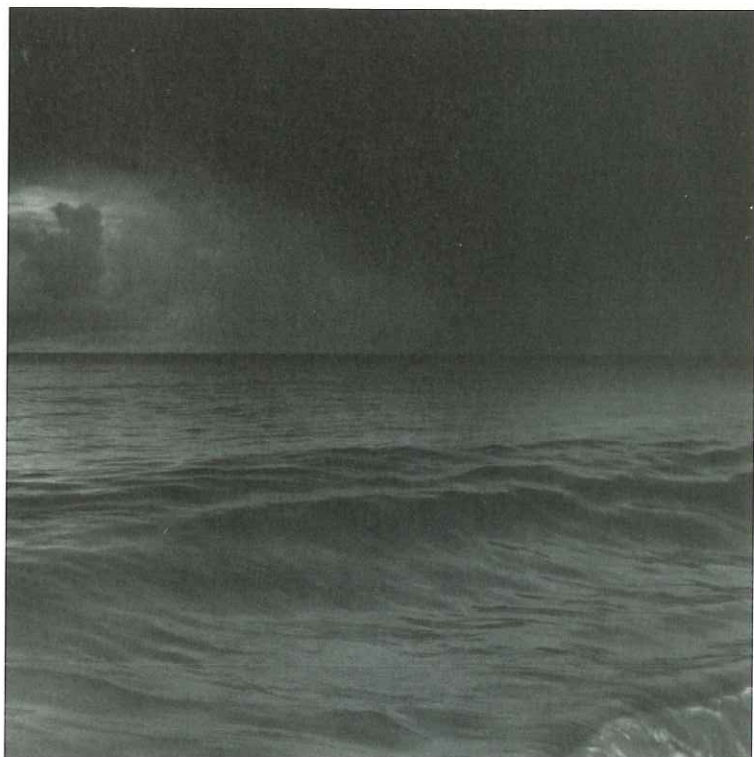


Alexandre Christiaens

Photographies

Carl Havelange

Texte



Grotesques, concrétions et paysages

Le vent m'a pris à la gorge, peuplant la nuit de créatures innombrables mais de toi plus que jamais absent. Diables métalliques, chimères infernales, concrétions d'encre noire annonçant pour chacun tragédies, pestes, guerres, famines et toutes sortes de cataclysmes. La pluie sans pitié battait la terre immense et minuscule, fouillait chaque recoin de mille langues amères et levait dans le ciel décomposé de curieux météores, mille paroles hideuses et vaines en suspension, exhalaisons sinistres, invisibles et présentes, aussitôt disparues, reprises ensuite, répétées, transformées, nul bonheur et nulle joie, nul repos en ce noir va-et-vient. La nuit était emplie de craquements sauvages, tout à son désir insatiable et sans joie de détruire. Le désir mécanique de la nuit n'avait ni fin, ni objet véritable.

(Très fine poussière blanche, ciment fragile ou pierre froide qui brûle dans mon ventre. Statues de feu, ruine, patience, Grotesque des rivières et des torrents immobiles. Grotesque sans yeux qui tremble dans la nuit. Grotesque des maisons ou des champs, tant d'églises, l'herbe rase au printemps.)

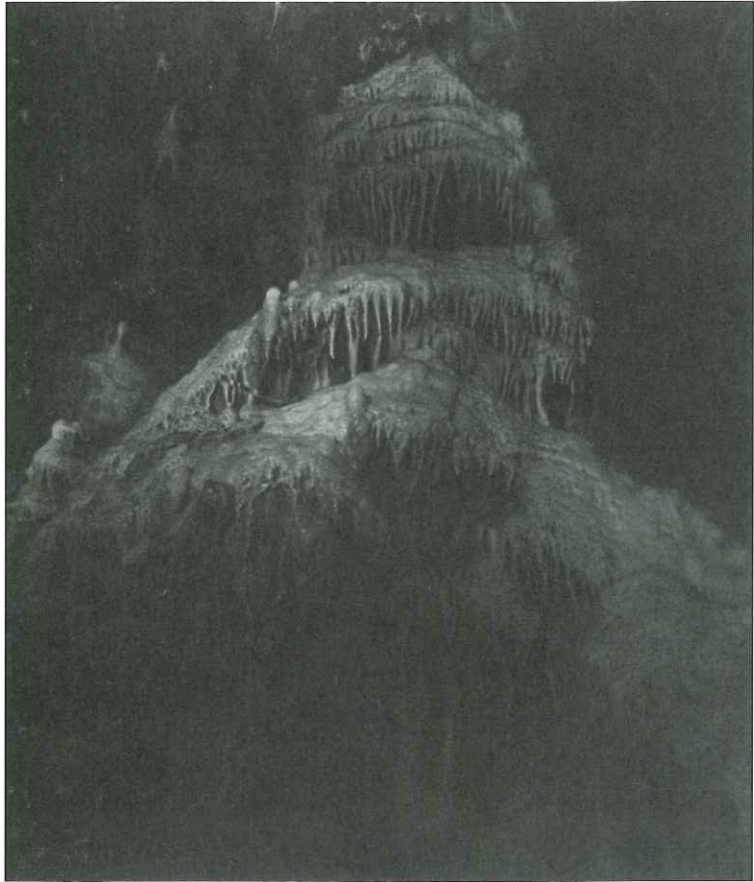


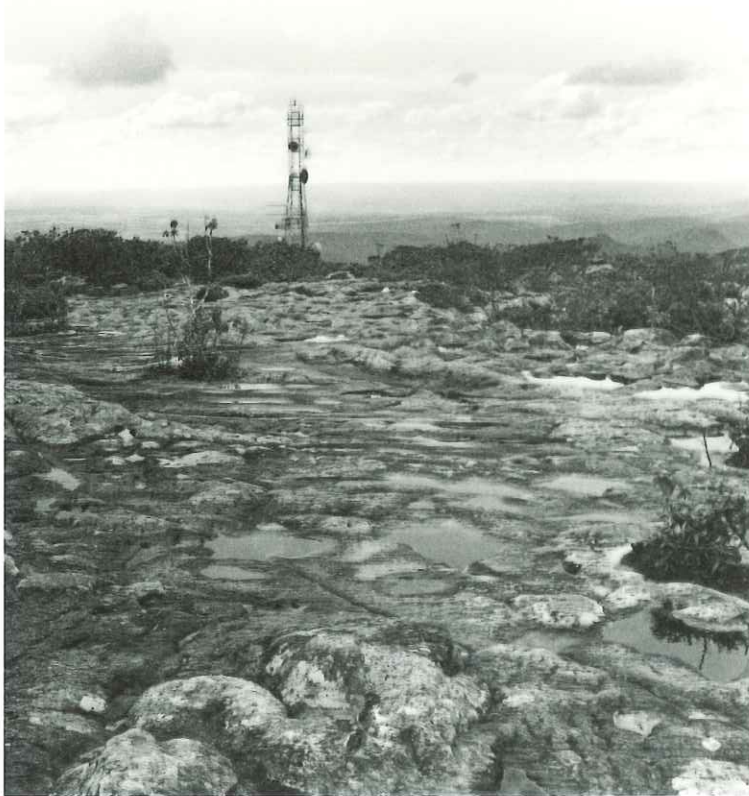


Tel fut mon désarroi, après ton départ, que les mots s'en allèrent peu à peu. La modification avait d'abord été à peine perceptible, une difficulté légère à trouver à l'instant ce dont j'avais besoin, difficulté dont je m'étais amusé ou que j'avais attribuée à ma fatigue. Nulle raison de m'inquiéter. Le symptôme cependant ne disparaissait pas, ni ma fatigue. Chacune de mes phrases fut peu à peu contaminée, donnant à ma conversation un tour comique, une manière légèrement décalée. Le désordre se fit plus conséquent et mon vocabulaire toujours plus imprécis. Prendre la parole, répondre aux questions les plus simples, devint une sorte de supplice. J'étais à l'écoute des mots qui sortaient de ma bouche. Je devins bègue et le plus souvent je pris le parti de me taire.

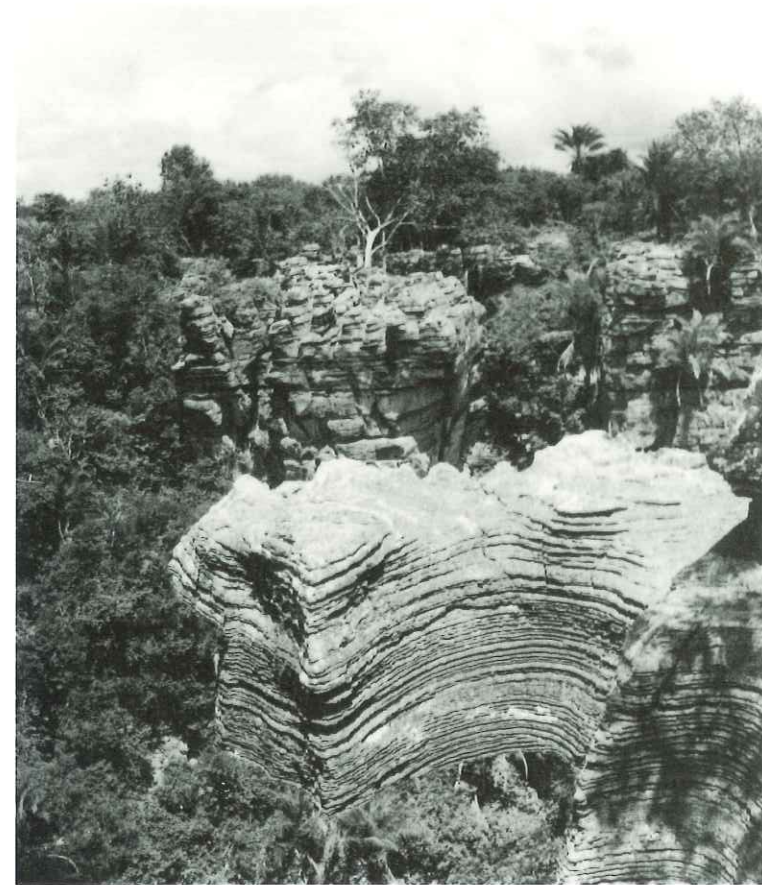
Il fallait bien que je trahisse ma femme et ma sœur et ma mère, il fallait bien que je trahisse mes amis puisque je devais aller toujours de l'avant. A leur intention je proférais certaines paroles de haine et de mépris, je me réjouissais de leur tristesse pour l'unique raison qu'elle m'était devenue étrangère et que je me sentais purifié, grandi par cette indifférence. Mon modeste triomphe était de m'éloigner de tout ce qui m'éloignait de toi. Je n'avais pas une seconde à perdre puisqu'il me fallait tout reconnaître des vestiges que tu avais laissés, trésor inestimable (lambeaux dérisoires, disait-on, petits éclats sans valeur, fragments minuscules, copeaux, petites pièces de braise froide, sciure, échardes, brindilles ou limailles).







Je ne recevais du monde que de très brèves nouvelles. J'apprenais que la sorcière Marguerite avait dit à ses juges qu'elle ne pleurerait jamais. J'apprenais qu'un vieil Italien avait regardé les taches de la lune et qu'il y avait vu des montagnes, des vallées et des lacs. Plus tard un gentilhomme hollandais observant au microscope le sperme d'un manant y vit un berger, son chien et tout un troupeau de moutons. Une très jeune fille mit au monde un enfant mâle d'une beauté extraordinaire. Cet enfant malheureusement ne vécut que peu d'années car un jour qu'il était en promenade il fut regardé avec insistance par une vieille femme au ventre sec. Longtemps après, le préfet du département reçut la requête du sieur Bonhiver. Celui-ci sollicitait l'autorisation de distribuer un remède de sa composition propre disait-il à guérir le plus incurable goutteux.



Le préfet ne fut pas sensible aux arguments de Bonhiver et suggéra qu'on le conduisît à l'hôpital de Namur à fin d'y recevoir quelques bonnes douches froides sur la tête. Un enfant mourut avant d'avoir reçu le baptême. Ses parents l'emmenèrent au sanctuaire de Moha, à plus d'une journée de marche. Ils veillèrent très longtemps le corps de l'enfant que l'on avait installé sur une table de bois. Quand on vit enfin une larme qui coulait de ses yeux on conclut à la résurrection. On put le bénir et on put l'inhumer. Une autre nuit deux jeunes gens, un garçon et une fille, furent assassinés de la manière la plus sauvage à deux pas de chez moi. Le coupable s'est présenté spontanément à la gendarmerie. Il était en pleurs et expliqua qu'il avait agi sans motif, sur un coup de tête et qu'il éprouvait un amer repentir.





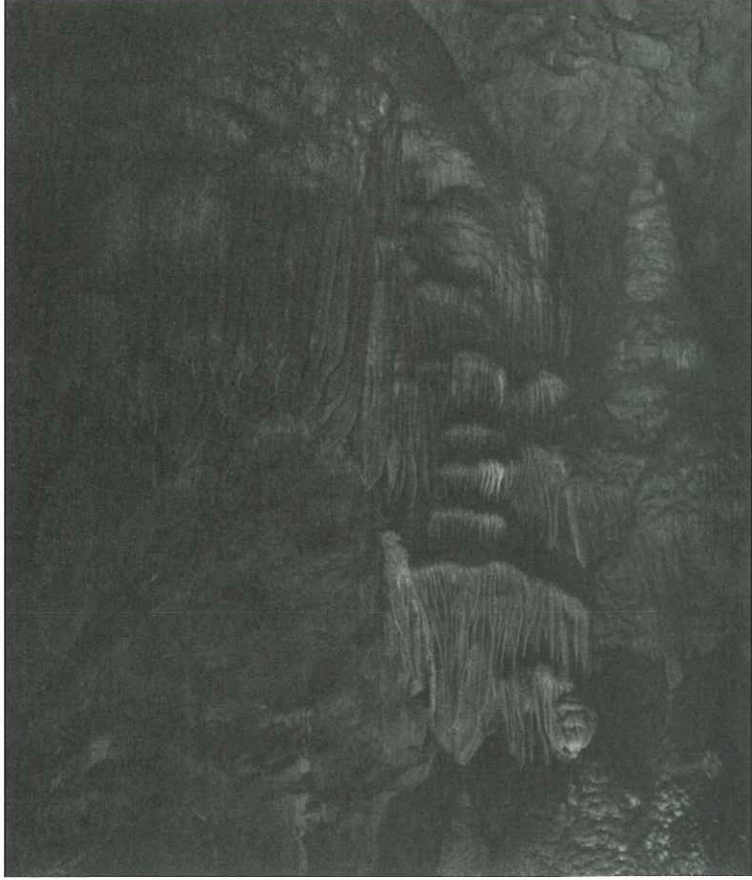


Mille fois j'ai aperçu ton visage et cela seul m'importe. Mille fois l'espace d'une seconde j'ai oublié qui j'étais, mille fois je fus dépouillé de tout désir. Ton absence m'est si familière qu'elle est devenue comme une présence. Comme un précipice bordant chaque instant de ma vie et plus visible enfin que les parois qui le contiennent. Ton absence à chaque instant me traverse. Il n'y a que le vide qui borde le vide, petite lumière pâle, et la matière en attente qui trébuche et se consume. Il n'y a que toi qui m'emporte aux quatre vents et me fait oublier que tu n'existes pas. (Partout où je me trouve, tu te caches et m'observes. Le soir tu marmottes des paroles incompréhensibles, répètes à mi-voix tout ce que je dis, lis par-dessus mon épaule et t'amuses des mouvements de mes yeux qui voudraient te surprendre.)

Et quand je serai devenu totalement cette attente ne sera-t-il pas trop tard pour y renoncer ? N'est-il pas déjà beaucoup trop tard ? N'a-t-il pas toujours été trop tard ? Quelle liberté me reste-t-il ? S'il subsiste quelque chose de moi, de quoi s'agit-il ? Est-ce mon œil ? Tu ne le regardes pas. Ma peau ? Tu ne la touches pas. Ma voix ? Tu ne l'entends pas. J'ai peur de toi qui sans cesse me trahis. Chacun de mes pas suppose un désastre. Je suis aveugle aux dangers que pourtant je perçois si clairement et je suis muet quand m'étreint la peur qui m'éloigne et me rapproche de toi. Je ne vois rien, je n'entends rien, je ne sens rien. Je ne suis qu'un peu d'eau qui ruisselle jusqu'à toi mais s'enfonce dans la terre. Ma peur est indicible quand je vois ton ombre, quand j'entends tes pas craquer dans mon dos et me tourne enfin sur le vide. J'ai peur encore quand je ne vois ni ne sens ni n'entends rien de toi et que le jour est très blanche amnésie. J'ai peur à la fois de ton spectre et de sa disparition.

(Nulle peine et nulle douleur. Qu'il suffise de savoir que chaque pas appelle le suivant. Rien ne manque. La matière est poussière fine qui se soulève à chacun de mes pas, retombe et se soulève encore puisque de toute éternité elle a couvert et couvrira le monde.)

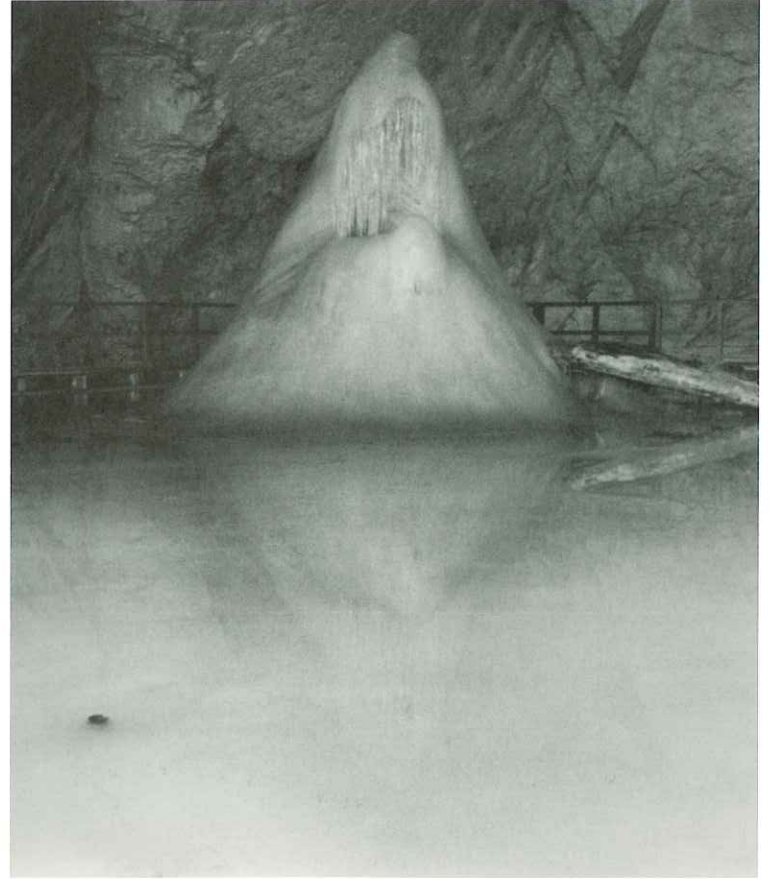
Comment baisser les yeux et les ouvrir ensuite ? Comment prendre sa chemise et s'en vêtir, toucher la peau de ses semblables, rire aux éclats lorsque l'occasion s'en présente, être de bonne compagnie ? Mendier de justes louanges, parler, se taire et mentir ? Entreprendre de longues et périlleuses expéditions, affronter les dangers, la mer déchaînée, l'âpre soif et le sel brûlant qui déchire la peau, manifester dans la lutte la plus grande témérité et revenir ensuite, vivant et triomphant, revenir auréolé de gloire ou revenir et n'en rien dire ? Mourir peut-être mais qu'importe ? Un jour de plus un jour de moins, le temps - qui s'en plaint ? - est sans rime ni raison.



Nous avons gréé nos navires et fourbi nos armes, nous avons choisi nos ennemis et le plus beau spectacle était qu'ils implorassent notre grâce, nous fûmes cruels et magnanimes. Nous avons abordé toutes terres inconnues. Nous avons construit des villes et nous avons écrit des livres innombrables, nous avons brûlé nos livres et nos forêts, nous avons planté des arbres, nous avons récité de longs poèmes épiques, nous avons fouillé le ventre de la terre, nous nous sommes réjouis de la tristesse de nos ennemis et nous avons pleuré longtemps sur notre sort, nous avons engendré quantités d'enfants vivants et d'égales quantités d'enfants morts, nous avons empilé pierre sur pierre, édifié de vastes demeures dans lesquelles il nous était agréable de festoyer, nous avons brûlé et mangé toutes sortes d'animaux, nous avons chanté des chants religieux et proféré mille paroles de haine et d'amour. Nous avons peint notre image sur des parois de pierre et contemplé pendant des siècles ce qui subsistait de nous.

Il m'est arrivé de nommer chaque chose avec la plus grande précision et de rire aux éclats quand je voyais bègues ou muets. Voici la terre noire, l'argile et le feu qui la cuit, voici la brique rouge dont on fait les maisons. Voici la pierre ponce, la calcédoine et le gypse. Je peux reconnaître et nommer chaque pierre, aigue-marine, rubis, saphir, béryl et tourmaline. Il est des pierres de toutes couleurs: les voici bien rangées tout au fond de ma poche et qui se lèvent à l'appel de leur nom. Crisse et chante sous mon pas la pierre chaude au soleil de septembre, galets ou cailloux des chemins, des chemins, des chemins. Mes semblables ont reconnu et nommé toutes choses de ce monde. Il ont nommé rivières, buissons, algues et lichens. A la lumière ils ont donné un nom, au jour, à la nuit, aux sept orbes célestes, aux étoiles fixes ou errantes, à chacun des sons qui sortaient de leur bouche, aux insectes sans nombre peuplant caves et sous-bois, à ceux qui se gorgent de lumière et retombent doucement sur la terre. Aux parties de leur corps mes semblables ont donné un nom. Nous avons nommé les couleurs de l'arc-en-ciel et les sept jours de la semaine, nous avons nommé toutes figures imaginables, péchés et vertus, odeurs, plaisirs, passions et douleurs. Aux arbres nous avons donné des noms, aux animaux quadrupèdes ou bipèdes, aux mille-pattes, à ceux qui sont pourvus de nageoires ou bien d'ailes ou bien d'ergots, de becs, de griffes, d'écailles ou de plumes. A ceux dont le sang est rouge et chaud et coule à flots lorsqu'on les égorge, à ceux que l'on égorge, que l'on écrase, que l'on étripe ou que l'on dépiaute, à ceux dont on aime entendre la voix et que l'on aveugle au fer rouge pour éclaircir le chant.







C'est ton foie que je veux et ton cœur et le prendre dans mes mains et si haut le tenir au-dessus de ma tête que le sang coule tout au long de mon bras, se fige sur ma peau. Ce sont tes cheveux qui me couvrent et ta peau, ton œil rond et fluide que je bois, ton œil coule dans ma gorge et me voit. Tu es mort aujourd'hui ou tu seras mort un jour. Tu es mort de toute éternité. De toi subsiste une calligraphie rouge, la lettre évanouie de deux corps enlacés. Tu es mort et je suis en vie, provisoirement.

*carl havelange*